

M. de Boucherville est parti.

M. Taillon est arrivé.

Ceux mêmes qui voulaient retenir le premier vont souhaiter une cordiale bienvenue au second.

Que va-t-il faire? L'opinion générale est qu'il n'y aura pas, d'ici à longtemps, de remaniements ministériels et que le cabinet, accepté au complet, restera tel que constitué.

J'ai questionné notre nouveau Premier; mais il a mis l'index sur sa bouche et m'a répondu en chantant :

Ne parle pas, Rose, je t'en supplie....

Le départ de M. Chapleau laisse M. Ouimet chef politique de la région de Montréal. J'emprunte aux *Hommes du Jour* quelques détails publiés par M. Faucher de Saint-Maurice sur la personne et la carrière du distingué ministre.

Joseph Aldric Ouimet est né à Sainte-Rose, comté de Laval, le 20 mai, 1847. Il appartient à une vieille famille française. Le premier fut Jean; il s'établit à Sainte-Famille, île d'Orléans, en 1834.

Le père de M. Ouimet était M. Michel Ouimet; sa mère, madame Elizabeth Filiatrault Saint-Louis. A force d'économies, ces braves gens purent envoyer leur fils au collège de Sainte-Thérèse. Il leur prouva sa reconnaissance en étant le premier de sa classe, termina brillamment ses années d'études, et, sa tournure d'esprit le portant vers le droit, il entra au bureau de M. Edmund Barnard. Ouimet n'était pas riche. Pour payer ses cours, il payait aussi de sa personne: il fit du journalisme au *Nouveau Monde* et à la *Minerve* jusqu'au moment de son admission au barreau, en 1870. Calme, bien renseigné, énergique, ayant une grande connaissance du cœur humain, il fut recherché par des confrères qui avaient déjà une belle clientèle, MM. Bélanger et Desnoyers, — plus tard ils devaient être juges, — qui le prirent en société. Le juge Ouimet, M. Nantel, ministre des travaux publics à Québec, M. Corneillier furent successivement ses associés, et maintenant il est à la tête de la raison sociale de Ouimet, Emard et Maureault.

Les avis de M. Ouimet sont très recherchés et très prisés. Il aime profondément sa profession. Au palais, il est toujours écouté.

Le 27 octobre, 1873, M. Ouimet était élu député de Laval aux communes par une majorité de 437 voix. Son concurrent malheureux était M. L. O. David. Le vainqueur se présentait comme partisan du gouvernement conservateur. Le ministère perdit le pouvoir le 5 novembre de la même année. M. Ouimet fut réélu par acclamation aux élections générales de 1874, 1878, 1882. En 1887, il battit son adversaire, M. Adolphe Ouimet, par 327 voix, et, en 1891, il fit subir le même sort au docteur Ladouceur. Cette fois, la majorité atteignit le chiffre de 534 voix. En chambre, M. Ouimet parle assez souvent, et sa parole nette, énergique, vibrante, sait se faire respecter par les adversaires, applaudir par les amis.

De 1887 à 1891, l'honorable M. Ouimet a été orateur de la chambre des communes.

Nommé conseil de la Reine en 1880, M. Ouimet se vit choisir, le 20 mai, 1891, comme conseiller privé de Sa Majesté. Par une délicate attention, sir John A. Macdonald voulut que cette haute distinction fût annoncée au lieutenant-colonel le jour anniversaire de sa naissance.

M. Ouimet a toujours eu des goûts militaires. En 1864, il sortait de l'école d'infanterie avec ses diplômes de première classe et, en 1869, il recevait ceux de l'école d'artillerie. 1870 le voyait entrer comme premier lieutenant aux chasseurs de Montréal; à quelques mois de là, il passait capitaine au 65^{ème}, et, en 1879, il devint le lieutenant-colonel de ce régiment, qu'il commanda jusqu'en 1889. Il fit la seconde campagne féniennne en 1870, comme capitaine, et, en 1885, il fut dirigé vers le Nord-Ouest. Les faits qui se sont déroulés pendant cette pénible insurrection sont encore présents à la mémoire de ceux qui me lisent; mais ils ne le sont pas tous, surtout ceux qui concernent le lieutenant-colonel Ouimet et son régiment.

Certains journaux du temps ont voulu, par de mesquins motifs d'intérêts politiques, jeter du discrédit sur le contingent français envoyé au Nord-Ouest. Nos soldats ne s'en émurent guère et n'en firent pas moins leur devoir. N'est-il pas vrai qu'à cette époque le lieutenant-colonel ait traversé seul la prairie, guidé par trois hommes? Seul, il coucha dans la réserve indienne de la rivière Bataille. Les habitants étaient si mal disposés que, deux jours auparavant, le colonel Osborne Smith avait fait charger les armes du bataillon de Winnipeg, avant de se risquer dans cette région.

Il y aurait une curieuse page à écrire sur le rôle qu'a joué là-bas le colonel Ouimet. Toujours habitués à plier et à se faire petits devant l'arrogance étrangère, les malheureux métis ne pouvaient pas arriver à comprendre et à croire qu'un Français et un catholique comme eux pût être autoritaire, donner des ordres aux bourgeois de la compagnie de la Baie d'Hudson et s'en faire obéir sans réplique. C'est ce que fit Ouimet, et tout le monde se trouva bien de l'ascendant juste, raisonné qu'il prit dès les débuts de la campagne. Son premier acte d'autorité fut de faire désarmer la compagnie des gardes d'Edmonton. Elle n'était d'aucune utilité. Il la remplaça par une compagnie de métis français, et la suite prouva que le colonel avait raison: ces batteurs d'estrade firent un service d'éclaireurs très actif. Ce fut cette compagnie qui surveilla les sauvages réunis en nombre à la réserve Alexandre; ce fut elle qui sauva la mission de Saint-Albert d'un pillage presque certain. Esprit juste, mais ferme, Ouimet voulut que la vieille routine suivie dans la distribution des contrats fût changée. Jusqu'alors, ils avaient été distribués aux amis de la compagnie de la Baie d'Hudson; dorénavant, ils seraient donnés par voie de soumissions. On connaît la mobilité du caractère métis: peu habitués à se voir traiter avec tant d'équité, ils passèrent dès lors de la crainte et de l'indifférence à la plus entière confiance.

M. Ouimet était tout aussi bien avec les Anglais du Nord-Ouest qu'avec les métis. Sa fermeté, son esprit droit leur plaisaient. Il était énergique avec les indisciplinés, poli pour chacun, ne souffrait pas qu'on pressurât les pauvres ni que l'on commît des injustices sous ses yeux. Et, avec cela, il était d'une grande délicatesse pour chacun.

Un de ses officiers m'a raconté un trait charmant. Un jour, il faisait avec un camarade une promenade dans les environs de Saint-Albert. En traversant le jardin des sœurs Grises, il se baissa et cueillit trois pensées. Il les mit à sa boutonnière, en disant: